



VLADIMIR
FÉDOROVSKI

*Le Roman
des Tsars*

400 ans de la dynastie Romanov

éditions du
ROCHER



Le roman des lieux et destins magiques

LE ROMAN DES TSARS

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU ROCHER

La Magie de Saint-Pétersbourg, 2012.

L'islamisme va-t-il gagner ? Le Roman du Siècle vert, en coll. avec Alexandre Adler, 2012.

Le Roman du Siècle rouge, en coll. avec Alexandre Adler, 2012.

Le Roman de Raspoutine, 2011 ; Grand Prix Palatine du roman historique 2012.

Le Roman de l'espionnage, 2011.

Le Roman de Tolstoï, 2010.

Les Romans de la Russie éternelle, 2010.

Le Roman de l'âme slave, 2009.

Le Fantôme de Staline, 2007 ; prix du Droit de Mémoire.

Le Roman de l'Orient-Express, 2006 ; prix André-Castelot.

Le Roman de la Russie insolite, 2004.

Diaghilev et Monaco, 2004.

Le Roman du Kremlin, Le Rocher/Mémorial de Caen, 2004 ; prix Louis-Pauwels, prix du Meilleur Document de l'année.

Le Roman de Saint-Pétersbourg, 2003 ; prix de l'Europe.

L'Histoire secrète des Ballets russes, 2002 ; prix des Écrivains francophones.

Les Tsarines, 2002.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Napoléon et Alexandre, Alphée, 2010.

Les Amours de la Grande Catherine, Alphée/Jean-Paul Bertrand, 2009.

Regards sur la France, ouvrage collectif sous la direction de K.E. Bitar et R. Fadel, Seuil, 2007.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

UN MARIAGE D'AMOUR

Puisqu'il était désormais majeur, Ivan IV entendait bien prendre femme. Les prétendantes sélectionnées parmi les filles des boyards arrivèrent au Kremlin de tous les coins du pays.

Le *terem* où habitaient les femmes fut agrandi d'une nouvelle salle, puis d'un bâtiment isolé, l'hôtel des fiancées, qui disposait aussi de son établissement de bains où les candidates se préparaient à la cérémonie. Une préposée spéciale était chargée de les surveiller. Une trentaine de femmes secondaient les jeunes filles pour les aider à se mettre en valeur, à se baigner et à se distraire sans avoir à sortir du palais.

La préposée était également tenue de procéder à un « inventaire » minutieux de toutes les postulantes. Cette « nomenclature » était exposée au grand-prince avant la représentation définitive, donnant un aperçu général de chacune, de ses dispositions morales et intellectuelles. Ce catalogue insolite faisait aussi mention dans le détail des qualités « anatomiques », sans oublier « [les] taches de rousseur ou [les] verrues », en particulier si ces marques présentaient une forme bizarre et suspecte. Il était hors de question qu'une « sorcière » pût accéder au rang de tsarine !

Le contrôle de la virginité des demoiselles était des plus rigoureux. La lutte qui opposait les familles nobles était si impitoyable qu'on usait de tous les moyens pour parvenir à ses fins, y compris des pots-de-vin. Le jeune monarque, débordé, fut contraint de nommer un boyard, sorte d'officier très spécial des services secrets, chargé de veiller au respect de la procédure. En

dépit de cette précaution, plusieurs boyards chevronnés cédèrent à la tentation devant l'exceptionnelle douceur de peau de ces jeunes filles.

Après un premier examen, deux mille demoiselles furent présélectionnées. Les candidates au mariage furent rassemblées, puis réparties en dortoirs par groupes de douze, avant d'être présentées au jeune Ivan.

Son choix s'arrêta sur Anastasia, grande et belle jeune fille d'une famille de boyards respectés.

Le nom de cette famille – les Romanov – ne devait véritablement entrer dans les annales que trois quarts de siècle plus tard, en 1613, lors de l'avènement du tsar Michel, premier de la dynastie.

LES ANNÉES DE SPLENDEUR

En attendant, l'amour aussi sincère que sensuel du jeune Ivan pour Anastasia, même s'il ne fit nullement renoncer le tsar à sa vie dissolue, allaient changer la donne.

Le 20 avril 1547 parvint une nouvelle qui plongea toute la Russie dans la plus grande consternation. La cloche du Kremlin était tombée et s'était brisée sur le sol. Non loin de là, Basile, un « fol en Christ » doté d'un don prophétique, gémissait, implorant le ciel de ses mains tendues. Cela était de mauvais augure.

Le malheur, en effet, ne tarda pas. Un incendie embrasa l'église de l'Exaltation-de-la-Croix, au cœur de Moscou, et se répandit à travers la ville. Les rumeurs les plus folles commencèrent à circuler sur les raisons de cette infortune, laissant entendre que les pratiques de sorcellerie des parents de la défunte mère d'Ivan étaient à l'origine du désastre. La foule, ivre de colère, se rua sur leurs traces et massacra boyards et proches serviteurs de cette famille damnée.

Ce fut alors qu'un homme vêtu de l'ample robe noire des prêtres demanda à voir le tsar. Il se prénomma Sylvestre.

Il avertit le Terrible que, s'il persistait à vivre dans la débauche, la punition du Très-Haut serait inévitable. Ces paroles et la conviction de celui qui les proférait frappèrent Ivan en plein cœur. Ébranlé, il attacha dans l'instant l'homme de Dieu à son service et associa à ce guide spirituel inespéré un jeune officier¹, sorte de d'Artagnan avant l'heure, qui s'imposa rapidement comme son plus sûr conseiller.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

BORIS GODOUNOV

D'origine tatare, Boris Godounov était un personnage à part. Doué d'une grande intelligence et d'aptitudes remarquables, il resta pourtant analphabète. Il signait en griffonnant une sorte d'étrange pictogramme qui ressemblait à un minuscule oiseau des champs (*godoune* signifie d'ailleurs en tatare « alouette »).

Il épousa la fille du chef de la police secrète d'Ivan le Terrible et fit une carrière politique vertigineuse. Ce fut ainsi qu'il réussit à passer sans accroc toute la période de la « grande terreur ». Pour consolider sa situation au sommet de l'État, Boris Godounov arrangea l'union de sa sœur au tsar. Il organisa lui-même la cérémonie de présentation des fiancées, mais Fedor, timide, refusa de s'y rendre. Qu'à cela ne tienne : Godounov décréta d'autorité que le jeune souverain s'était prononcé en faveur de sa sœur.

À vrai dire, Fedor ne s'intéressa jamais à son épouse. Le pauvre homme continuait de cavalier dans les cours, s'amusant à sonner les cloches, tandis que son beau-frère, en sa qualité de « Premier boyard », administrait les affaires de l'État...

Par son habile diplomatie, Boris Godounov obtint que soient réunis les deux pôles de l'esprit byzantin : le tsar et le patriarche. Mais un drame survint, jetant une ombre sur cette période : le prince Dimitri, fils cadet d'Ivan le Terrible, seul survivant mâle de la famille régnante, mourut égorgé. Immédiatement, de vilains bruits commencèrent à courir à ce sujet. Godounov était-il le commanditaire de cet assassinat qui, objectivement, le servait ? Quoi qu'il en ait été, Dimitri étant

mort et Fedor n'ayant pas d'enfants, la dynastie était condamnée à disparaître et à laisser le trône vacant.

Le tsar succomba à son tour en 1598. Boris Godounov organisa l'élection d'un nouveau souverain, et le patriarche proposa immédiatement la candidature du « Premier boyard ».

Après avoir assisté à une messe grandiose, la foule partit en direction d'une communauté religieuse où s'était retirée la veuve de Fedor. Les pèlerins avaient reçu l'ordre de tomber à genoux dès leur arrivée devant le couvent et de se mettre à pleurer et à se lamenter, afin de prouver à la tsarine la profondeur de leur affection.

Le patriarche fit une entrée solennelle dans l'établissement, puis, désignant la foule, dit à la souveraine :

« Regarde ton peuple ! Il te supplie de demander aux boyards d'élire comme tsar ton frère, Boris... »

La tsarine consentit à s'adresser au *zemski sobor* convoqué à cet effet, et Boris Godounov fut élu tsar de toutes les Russies.

Mais la fête à peine terminée, la grande noblesse se mit à ourdir une série de complots. Reprochant à Godounov son manque de légitimité en raison de ses origines tatares, les conjurés firent courir le bruit selon lequel il avait réussi à s'emparer du trône à la suite du meurtre de Dimitri.

En 1604, une terrible nouvelle tomba : des détachements polonais venaient de franchir la frontière, conduits par un homme redoutable qui affirmait être le tsarévitch Dimitri et déclarait avoir échappé aux soldats envoyés pour l'assassiner.

Avec ce prétendant inopiné au trône, une nouvelle grande aventure du roman des tsars commençait.

DES « FAUX TSARS »

La période de désordre, d'incertitudes politiques et d'affaiblissement du pouvoir du tsar, qui débuta sous l'administration de Boris Godounov et culmina avant l'élection de Michel Romanov, est qualifiée par les Russes de « temps des troubles ». Elle a été glorifiée par le chef-d'œuvre de Pouchkine, *Boris Godounov*, et par l'opéra du même nom de Moussorgski.

Ce fut à cette époque que se manifesta toute une pléiade d'imposteurs ou de « faux tsars »¹. Le faux Dimitri en est la figure emblématique.

Au tout début du XVII^e siècle, un énigmatique moine de taille moyenne, au visage lunaire et aux pommettes saillantes, apparut en Ukraine. Il venait du prestigieux monastère Tchoudov, haut lieu de spiritualité russe. Il descendait d'une famille de la petite noblesse et s'était fait moine sous le nom de Grigori après la mort prématurée de son père.

Ce jeune homme aurait sans doute pu faire une grande carrière ecclésiastique, mais le spectacle de la tragédie de ces temps troublés le propulsa vers un autre destin.

Parcourant le pays de monastère en monastère, il parvint jusqu'en Pologne où il fut remarqué pour son intelligence brillante, son éloquence naturelle et son sens de la diplomatie. Doué pour les langues, il apprit le polonais et le lituanien, et entra au service d'un prince polonais.

Un jour qu'il se trouvait alité, malade, il confia à son confesseur qu'il était en réalité le fils d'Ivan le Terrible et qu'il avait miraculeusement échappé à ses assassins. Ce fut alors

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

première fois, avec toute la Cour, la comédie tragique d'Esther, jouée en allemand par les étrangers qui résidaient à Moscou : le spectacle dura... dix heures d'affilée !

Le souverain avait en outre fait édifier au Kremlin un palais de divertissement doté d'une scène où l'on donnait des tragédies, complétées par des ballets. Les spectacles commençaient d'ordinaire à 5 heures du soir et se terminaient à 3 heures du matin. À sa mort, la salle de spectacle fut fermée, mais les notables moscovites¹ créèrent leurs propres théâtres, dans l'intimité de leurs palais.

Le tsar Alexis marqua ainsi une transition, une sorte de trait d'union entre le passé moscovite et la modernité occidentale. Il souhaitait engager un certain nombre de réformes et envoya à cet effet son ambassadeur, Pierre Potemkine, étudier les traditions occidentales. Le diplomate chevronné rapporta dans ses dépêches secrètes que « les mœurs françaises n'[étaient] pas bonnes pour les chrétiens » et que les Espagnols étaient des « tziganes déguisés ». Alexis, prudent, n'osa pas bouleverser de manière radicale la vie sévère de la Cour.

En dépit des efforts de la tsarine, les habitudes restèrent donc très rétrogrades. En Russie, les femmes ne jouissaient d'aucune autonomie dans leur famille. Elles ne sortaient que pour aller chez leurs parents ou à l'église, où elles étaient séparées des hommes. Cette société masculine, misogyne et rustique était de plus corrompue par la vodka, omniprésente à tous les repas.

Les mariages étaient prématurés : l'homme y était tenu dès l'âge de quatorze ans ; la femme, à partir de douze ans. Tout était arrangé par les parents, et les époux ne se découvraient que le jour de leurs noces.

Les filles et les sœurs des tsars ne pouvaient épouser des

Russes, d'une condition inférieure à la leur. Elles vagabondaient donc dans les palais, s'adonnant aux intrigues pour tromper la vacuité de leur existence.

Sur cette toile de fond, le patriarche Nikon ne se souciait guère de ces considérations sur les traditions russes, et persévérait dans ses certitudes. En plein milieu d'un office religieux, ivre de rage, il déchira un ouvrage de liturgie ancienne et le jeta à terre en vociférant : « Ce livre est l'œuvre de Satan ! »

Nikon ne retrouvait son calme qu'aux côtés de la jeune tsarine, qui venait souvent s'entretenir avec son confesseur de divers sujets religieux. Si le tsar se réjouissait de voir sa femme tenter de sauver son âme auprès de ce « saint homme », son entourage regardait ces rendez-vous fréquents d'un autre œil. Et les ennemis du patriarche ne se gênaient pas pour souligner son tempérament fougueux.

Aussi les relations de l'auguste mari et du confesseur devinrentelles extrêmement tendues. Et lassé de cet ami trop radical et trop influent, le tsar changea d'attitude à son égard. Nikon dut renoncer au patriarcat, puis fut exilé dans un lointain monastère.

En 1672, la tsarine mit au monde un vigoureux enfant prénommé Pierre. Il allait devenir une véritable force de la nature et régner avec éclat et fermeté sur la Russie, sous le nom de Pierre le Grand. Dès son enfance, le garçonnet fut entouré d'objets venant de l'étranger, hérités de la famille de sa mère. Dans sa chambre se trouvaient des boîtes à musique, de petites et de grandes cymbales fabriquées en Allemagne, ainsi qu'un clavecin. Avec les années, la pièce se remplit d'objets ayant trait à l'art militaire. On pouvait y voir tout un arsenal, dont une collection complète de fusils de bois venus de Hollande.

Alexis Romanov mourut en 1676. Grâce aux victoires¹ de ce tsar paisible, la Russie était devenue une grande puissance.

Le défunt avait laissé de nombreux héritiers : deux fils et six filles du premier lit, un fils et deux filles du second. La succession s'avérait compliquée, car la famille était divisée en deux branches selon l'origine des tsarines² et aucune loi successorale n'avait été établie.

Si les filles du premier mariage débordaient de santé et d'énergie, les fils, Fedor et Ivan, étaient souffreteux. En revanche, le petit Pierre, l'enfant de Nathalie Narychkine, la seconde épouse du tsar, était un garçon solide et intelligent.

Mais le puissant clan des Miloslavski résolut de faire monter Fedor sur le trône. Le jeune tsar avait certes reçu une excellente éducation grâce à son précepteur Siméon, qui lui avait inculqué l'amour des sciences, la connaissance des mathématiques et de plusieurs langues étrangères, y compris le latin. Cependant, une maladie incurable le tenait faible, le rendant à peine capable de se mouvoir.

1. Artamon Matveev.

1. En particulier les princes Dolgorouki, Cheremetiev et Golitsyne.

1. Notamment sur la Pologne, qui lui céda l'Ukraine orientale (Kiev) et Smolensk.

2. Les Miloslavski et les Narychkine.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

acheter l'équipement nécessaire à ses amis, il soudoya les gardiens de l'arsenal du Kremlin et réussit à s'y procurer tout ce dont sa garde avait besoin.

Depuis son plus jeune âge, Pierre était intrigué par le « faubourg des Allemands » ou « faubourg des étrangers » dont il voyait les mai-sons propres en brique et les jardins ombragés. À vrai dire, ce périmètre était une sorte de ghetto : en vertu d'un oukase de son grand-père, le tsar Michel, les ressortissants étrangers n'avaient pas le droit d'habiter ailleurs. Le jeune homme se rendait fréquemment dans ce quartier de Moscou au cours de ses pérégrinations. Si les Russes se contentaient de passer leurs soirées à boire jusqu'à ce que tout le monde ronflât, les immigrants, eux, prisait les échanges sur le monde, ses hommes d'État, ses savants et ses guerriers. À travers cette liberté, Pierre se forgeait de nouvelles relations.

Agacé par les vieilles traditions, les mœurs et les usages rétro-grades de la Russie de son temps, le tsar fréquentait de plus en plus les Européens établis dans la capitale. Il était souvent l'hôte d'un Écossais, Patrick Gordon, et d'un Suisse, François Lefort. Il avait promu l'un général, et l'autre cumulait par sa volonté les grades de général et d'amiral. Tous deux pesèrent notoirement dans les premières années du règne de Pierre. Le premier joua un rôle décisif à ses côtés pendant les troubles de 1689 qui aboutirent à la déposition de la régente et l'accompagna sur la mer Blanche en 1694. Le second, qui avait aussi été de ce dernier voyage, prit part à toutes les expéditions ultérieures.

Arrivé à Moscou sous le règne d'Alexis, Lefort avait fait carrière dans l'armée. Ce bon vivant, grand trousseur de jupons, resta jusqu'à sa mort l'un des hommes les plus proches de Pierre I^{er}. Presque aussi imposant que le tsar, avec de plus larges

épaules encore, un long nez pointu et des yeux pétillants, François Lefort était beau. Il avait à l'époque trente-quatre ans. Le tsar fréquentait assidûment la maison de son ami, située vis-à-vis de sa résidence, où avaient lieu de véritables orgies.

Si Patrick Gordon prodiguait à Pierre des avis judicieux et de sages conseils, François Lefort lui apportait la gaieté, l'amitié et la compréhension. Le jeune souverain se détendait en sa compagnie. Lorsqu'il entraît dans une de ses colères légendaires et brisait tout autour de lui, Lefort était le seul à pouvoir l'agripper par le bras et à le contenir jusqu'à ce qu'il se calmât.

Sans doute le tsar était-il sensible au fait que son ami fût totalement désintéressé. Il appréciait sa franchise, sa droiture et sa générosité. La promotion de ce compagnon hors pair allait d'ailleurs se révéler fulgurante. Pierre lui offrit un palais avec les fonds nécessaires à son entretien, puis le fit ambassadeur.

Ce fut en outre chez Lefort que le tsar rencontra sa future maîtresse en titre, Anna Mons.

1. Eudoxie Lopoukhine.

LE PREMIER AMOUR

Cette Allemande aux cheveux de lin avait déjà été conquise par Lefort. Quand le tsar laissa voir qu'il s'intéressait à la blondeur, au rire hardi de cette fille « excessivement belle », le Suisse lui céda simplement sa place.

Anna plaisait à Pierre car elle pouvait lui tenir tête, qu'il s'agisse de boire autant que de plaisanter. La tendresse de la jeune femme à l'égard du tsar était avant tout stimulée par l'ambition. Pierre la couvrit de bijoux, lui offrit également un palais et un domaine à la campagne où s'organisaient souvent des fêtes gargantuesques.

Sans souci du protocole, il paraissait avec Anna en compagnie des grands boyards et de diplomates étrangers. Les banquets commençaient habituellement à midi pour ne s'achever qu'à l'aube. On s'interrompait entre les services pour fumer, jouer aux boules ou aux quilles, tirer à l'arc ou au mousquet. Les discours s'accompagnaient de sonneries de trompettes et même de salves d'artillerie. Lorsqu'il y avait un orchestre, Pierre jouait du tambour.

Danses et feux d'artifice animaient la soirée. Si l'un des convives était vaincu par le sommeil, il restait où il se trouvait et poursuivait son somme. Il n'était pas rare que la moitié de l'assistance ronflât. Parfois, ces réunions duraient deux ou trois jours, et les invités, couchés à même le sol, se relevaient pour avaler boissons et mets, puis retombaient dans leur torpeur béate.

On appelait ces orgies les « batailles avec Ivachka Khmelnitski ». Il faut y voir un jeu de mots : *khmel* voulant dire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

croquant avoir pris la mesure de ces « incapables moujiks », ne daigna pas les poursuivre et préféra se tourner vers des ennemis – Polonais et Danois – qu’il jugeait plus dignes de lui. Il les battit d’ailleurs sans grande difficulté.

Pierre, cependant, préparait sa revanche. L’alliance de la Pologne et du Danemark étant acquise, de nouveaux régiments furent formés sous le commandement de Russes et non plus d’étrangers. La discipline y devint draconienne. Les usines d’armes intensifièrent leur rendement. La forteresse de Narva, réinvestie par le tsar et ses troupes en 1704, fut forcée de se rendre. Et progressivement, les côtes de la Baltique furent « libérées » des Suédois.

Ce fut alors que Charles XII se décida à entrer en Russie avec le gros de son armée. Il se dirigea d’abord vers Moscou, puis changea d’itinéraire, alléché par la promesse d’un hetman des Cosaques zaporogues, Mazeppa, qui lui avait affirmé que des milliers d’hommes prêts à le servir l’attendaient en Ukraine.

Mais les Russes, reculant sans combattre comme le leur avait ordonné le tsar, avaient pratiqué la politique de la terre brûlée¹. Plus de ravitaillement, ni pour les hommes ni pour les chevaux suédois.

Au printemps de 1709, on rejoignit finalement Poltava, au sudouest de Kharkov.

Au cours des violents combats qui suivirent, trois balles atteignirent le tsar : l’une d’elles perça son tricorne, une autre se logea dans le talon de sa botte et la troisième ricocha sur la croix de baptême qu’il portait, comme tous les orthodoxes, sur sa poitrine. Le souverain suédois eut moins de chance : blessé, il voulut se faire porter sur un brancard au milieu de ses troupes, mais un boulet russe en frappa le bois. Éjecté de sa litière de fortune, Charles XII perdit conscience ; on le crut mort. Il fut en

fin de compte relevé et trouva plus tard refuge en Turquie.

Le soir de sa victoire, Pierre I^{er} invita à dîner les généraux suédois, ses prisonniers. Il leva son verre :

« À nos maîtres en l'art de la guerre ! »

Le maréchal Reinschild questionna :

« Qui sont ces maîtres ?

– Vous, messieurs les Suédois !

– Eh bien, sire, vous nous avez joliment remerciés... »

La guerre du Nord se prolongea douze ans encore et ravagea de vastes étendues de l'Europe orientale. Les Russes finirent par menacer Stockholm et une paix fut signée à Nystad, concédant la Livonie, l'Ingrie, l'Estonie, la Carélie occidentale et une bonne partie de la Finlande à la Russie.

Ce fut à Saint-Pétersbourg, sa nouvelle capitale fondée sur la Baltique, son œuvre personnelle, que Pierre fêta cette victoire.

1. Ils utiliseront de nouveau cette tactique lors de la campagne de Napoléon en Russie. Voir le chapitre « 1812 : l'heure de gloire ».

UNE PAYSANNE SUR LE TRÔNE DE RUSSIE

Travailleur infatigable, le tsar n'avait pas pour autant renoncé à ces orgies-délassements qu'il avait appris à aimer dans sa jeunesse. Mais s'il continuait de s'offrir des filles d'auberge, il s'était plus particulièrement attaché à l'une d'elles, qu'il appelait Catherine. C'était là en réalité un « prénom de guerre » ; la jeune personne se dénommait Marthe Rabe.

Marthe Skavronski, née en Livonie en 1684 de parents polonais calvinistes, était une fille de ferme. Pendant la guerre russo-suédoise, elle fut violée, comme beaucoup de ses compatriotes. Elle évita de justesse le bordel militaire auquel on la destinait en épousant le dragon suédois Johann Rabe, qu'elle suivit comme cantinière aux armées. Mais Rabe, voulant profiter de sa beauté, la vendit bientôt à un soldat livonien qui la força à se prostituer. Délivrée de son « protecteur » par les Russes, Marthe se réfugia à Marienbourg, où elle entra comme économe au service d'un pasteur. La paix ne dura guère longtemps et la belle grande jeune fille fut capturée par les Kalmouks. À la prise de Marienbourg par les Russes, le dragon Demine la prit sous sa protection avant qu'elle n'entrât au service du vieux maréchal Cheremetiev. Certains disaient que, tombé sous le charme de la demoiselle, le prince Menchikov l'avait achetée à Cheremetiev et emmenée à Moscou. Marthe avait alors adopté le nom de Catherine.

Menchikov avait vingt-huit ans et Catherine dix-sept. Solide, bien bâtie et forte en gueule, elle avait gaillardement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

front, de beaux sourcils ; le nez assez court sans rien de trop, gros par le bout ; les lèvres assez grosses ; le teint rougeâtre et brun ; de beaux yeux noirs, grands, vifs, perçants, bien fendus ; le regard majestueux et gracieux quand il y prenait garde, sinon sévère et farouche, avec un tic qui ne revenait pas souvent, mais qui lui démontait les yeux et toute la physionomie, et qui donnait de la frayeur. [...] Tout son air marquait son esprit, sa réflexion et sa grandeur, et ne manquait pas d'une certaine grâce.

Décrivant ensuite son vêtement, le mémorialiste précisait :

Dans cette simplicité, quelque mal voituré et accompagné qu'il pût être, on ne s'y pouvait méprendre à l'air de grandeur qui lui était naturel.

Il relevait encore :

Ce qu'il buvait et mangeait en deux repas réglés est inconcevable.

Saint-Simon ne manqua pas non plus de noter :

Le czar entendait bien le français et, je crois, l'aurait parlé s'il eût voulu ; mais, par grandeur, il avait toujours un interprète. Pour le latin et bien d'autres langues, il les parlait très bien.

En bref :

Ce monarque se fit admirer par son extrême

curiosité, toujours tendant à ses vues de gouvernement, de commerce, d'instruction, de police, et cette curiosité atteignit à tout et ne dédaigna rien, dont les moindres traits avaient une utilité suivie, marquée, savante, qui n'estimait que ce qui méritait de l'être, en qui brillait l'intelligence, la justesse à vive appréhension de son esprit. Tout montrait en lui la vaste étendue de ses lumières et quelque chose de continuellement conséquent. Il alliait d'une manière tout à fait surprenante la majesté la plus haute, la plus fière, la plus délicate, la plus soutenue et en même temps la moins embarrassante. [...] Il avait une sorte de familiarité qui venait de la liberté ; mais il n'était pas exempt d'une forte empreinte de cette ancienne barbarie de son pays, qui rendait toutes ses manières promptes, même précipitées.

Après avoir visité la « capitale du monde » et tout ce qui lui avait été loisible alentour, Pierre se rendit à Versailles. Ce fut une chasse effrénée des dames qui se promenaient dans les jardins : « Sa Majesté voulait uniquement les contempler de près », déclara, mi-amusé, mi-embarrassé, le secrétaire du chancelier Golovkine. Mais le tsar accorda une si forte somme d'argent pour dédommager ces jeunes personnes, que l'on vit se remplir les allées de Versailles de nombreuses promeneuses espérant une nouvelle visite des « barbares russes »...

Une autre fois, lors d'une grande réception, le tsar souleva de terre le jeune Louis XV, l'embrassa chaudement et chuchota quelques mots au Régent. Le jour même, les courtisans parlaient déjà d'un projet de mariage entre la deuxième fille du tsar, Élisabeth, et le roi de France... Il est vrai que Pierre espérait,

par cette union, ouvrir des pourparlers financiers avec le gouvernement français, qui auraient amené une alliance étroite entre Saint-Pétersbourg, nouvelle capitale de la Russie, et Paris. Le ministre du tsar avait d'ailleurs laissé entendre au maréchal de Tessé, chargé par le Régent d'accompagner leur hôte dans tous ses déplacements :

« La formidable puissance de la maison d'Autriche ne vous alarme-t-elle pas ? Remplacez la Suède par nous, et nous vous tiendrons lieu de tout ce que vous pourriez espérer d'elle contre l'Autriche... »

Le mariage, cependant, n'eut pas lieu. La Prusse voyant ce rapprochement franco-russe d'un mauvais œil, il fallut trouver d'autres fiancés pour Élisabeth et Louis XV épousa la fille de Stanislas Leszczyński, roi détrôné de Pologne.

À son retour de Versailles, Pierre édicta des règlements de bonne éducation et imposa en 1718 à la société pétersbourgeoise les « assemblées » où, selon un rituel bien établi, hommes et femmes devaient s'adonner à des distractions occidentales.

Un an plus tard, à l'occasion d'un nouveau voyage en Hollande, le tsar se montra clairement conquis par la sculpture et la peinture, dont il avait déjà goûté les agréments au contact des artistes français. Il se mit en quête de peintres, assista à de longues séances de pose et finit par acquérir, lors d'une vente aux enchères, des tableaux des écoles flamande et hollandaise, affichant une préférence marquée pour les marines.

Deux formes d'art l'avaient jusqu'alors particulièrement intéressé : le travail des métaux précieux, pour des raisons économiques, et l'architecture, parce que c'était un art scientifique qui plaisait à son esprit de bâtisseur.

À dire vrai, aux yeux du fondateur de Saint-Pétersbourg, l'architecture et l'urbanisme avaient représenté des arts majeurs avant même que l'idée d'une nouvelle capitale n'eût été

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme un poste prestigieux, et le beau marquis y avait été envoyé en exil doré après avoir commis quelques maladroites à Versailles et regardé d'un peu trop près les maîtresses des princes. Pour impressionner les Pétersbourgeois, il entama sa carrière par une astuce gastronomique en demandant à la cour de Louis XV de lui faire parvenir cent mille bouteilles des meilleurs crus français. Ces précieux breuvages eurent tôt fait de détrôner le tokay hongrois et devinrent aussi prisés que la vodka.

L'historien Albert Vandal a laissé de La Chétardie un portrait haut en couleur :

Doué d'une intelligence prompte et déliée, d'un esprit vif et d'un jugement faux, frivole, aventureux, sûr de lui, bouillant, irréfléchi et sacrifiant tout au désir de briller et de jouer un rôle, se lançant dans les plus téméraires entreprises sans en prévoir la suite et perdant par son étourderie le fruit de son adresse. Avec cela hautain, jaloux de son rang, attaché à ses prérogatives de gentilhomme et d'ambassadeur, obstiné sur tout ce qui concernait le cérémonial et traitant les futilités avec sérieux et les affaires avec légèreté. Où il passa maître, ce fut dans l'art de se ruiner en grand seigneur. [...] Dans les cours où il était accrédité, il fit admirer sa magnificence. On citait ses équipages, ses habits, la tenue de sa livrée. [...] Malheureusement, sa politique ressemblait trop souvent à une intrigue de salon, et il eut plus d'une fois à s'en repentir.

géopolitique eût-il provoqué ! – fut celui de Napoléon avec la sœur du tsar Alexandre I^{er}, au début du xixe siècle.

2. Voir le chapitre suivant.

TRIO POUR UN COUP D'ÉTAT

Au milieu du XVIII^e siècle, la situation internationale était tendue et chacun était à la recherche d'un allié. La France passant pour la grande puissance du continent, l'Angleterre mettait tout en œuvre pour la priver de son hégémonie. L'Empire ottoman, la Suède et la Pologne avaient trouvé, quant à eux, de solides appuis à Versailles contre la Russie.

La tsarine Anna Ivanovna¹ resta fidèle à la politique étrangère francophobe de ses conseillers, favorables à la Prusse, au grand dam de l'ambassadeur La Chétardie. Surveillée et suspectée de sympathies à l'égard des Français, Élisabeth avait quitté la Cour et s'était installée à Moscou. Son avenir semblait compromis.

N'ayant pas eu d'enfants, Anna Ivanovna fit venir auprès d'elle sa nièce, Anna Leopoldovna, et son époux, Antoine-Ulrich, prince de Brunswick-Lunebourg, puis proclama leur fils Ivan héritier du trône. Le 28 octobre 1740, l'impératrice s'éteignit en laissant la régence à son amant Biron, « jusqu'à la majorité du tsar Ivan VI ». Le célèbre historien Klioutchevski résuma ainsi cette époque du règne des Romanov :

Une page des plus sombres de notre histoire, mais la tache la plus noire sur cette page sombre fut la tsarine elle-même...

Avec un tsar âgé de deux mois et un régent d'origine

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pouvoir jamais s'y installer, puisque la première partie du bâtiment ne fut achevée qu'un an après son décès –, mais aussi des églises et des hôtels particuliers. Tout riche propriétaire foncier s'enorgueillissait alors de sa demeure, édifiée dans le style de l'architecte préféré de l'impératrice.

À la même époque, une charmante légende, née à la cour d'Élisabeth, mit en valeur l'attachement de la tsarine à la France. N'ayant plus de représentation diplomatique à Saint-Pétersbourg depuis le renvoi du marquis de La Chétardie, Louis XV avait recours à des agents secrets, au nombre desquels se trouvait le chevalier d'Éon. Hostile à la Russie, Versailles considérait la cour des tsars avec dédain. Mais la France ignorait tout de la situation de l'« empire du Septentrion ». La preuve en est ce questionnaire remis à son agent d'origine écossaise, Mackenzie Douglas, par lequel on lui demandait de fournir des renseignements sur l'état de l'armée et de la flotte russes, l'économie du pays, les dispositions de l'impératrice, et même sur la qualité de ses fourrures, etc¹. À Saint-Pétersbourg, en revanche, on connaissait bien la France, et une partie des conseillers d'Élisabeth tentait depuis longtemps de la persuader qu'une alliance avec Louis XV serait de la plus grande utilité.

Le rédacteur des *Mémoires du chevalier d'Éon* affirme qu'il fut engagé comme « lectrice auprès de l'impératrice, déguisé en femme sous le nom de Lia de Beaumont ». Les historiens prouvèrent par la suite que l'épisode n'était qu'une légende. Il n'en demeure pas moins que, sous la couverture de secrétaire du représentant secret de la cour de Versailles, l'Écossais Douglas, Éon eut accès à la tsarine et favorisa le rapprochement franco-russe :

« Plus près, venez plus près, nous pourrions parler moins haut », dit Élisabeth. [...] Je commençai à

trembler, affirma le chevalier d'Éon. J'étais pris entre l'impératrice d'un côté et monseigneur de Conti de l'autre. Celui-ci m'avait bien chargé de lui négocier une femme, mais il ne m'avait pas chargé d'aller plus loin.

« Comment faire ? », me disais-je : trahir un prince, c'est dangereux ; mais résister à une souveraine, ce l'est plus encore. [...] Tel était le raisonnement entre les branches duquel je me sentais serré comme entre celles d'un étau. [...]

Pour un diplomate débutant, il y avait de quoi se trouver embarrassé. Dans ma perplexité, je jetai sur Sa Majesté un regard suppliant, pour implorer sa pitié et lui demander grâce. La tsarine avait les lèvres bleuâtres, turgides, les pommettes enluminées, les paupières enflammées et l'œil humide. Sa figure reluisait de ce vernis liquéfié que revêt la passion, quand le feu des désirs la met en ébullition dans notre âme, et qui transpire et se répand, comme une huile, à notre surface. Trempée d'une moiteur impure, sa peau suait la lascivité par tous les pores. En apercevant son bras nu qui pendait, sa gorge indécement découverte, sa poitrine débraillée, ses cheveux dénoués qui s'échappaient de leur réseau et tombaient en désordre sur des épaules dépouillées de tout voile ; en la considérant haletante de volupté, pantelante de luxure, je crus voir une bacchante ivre ou affamée. Je baissai les yeux aussi vite que je les avais levés. Tout ce que m'avait raconté Vorontsov [vice-chancelier russe, NDLA] de sa souveraine et de ses orgies me revint à la pensée. Je me dis que

cette femme, qui était là devant moi, avait reçu dans ses bras je ne sais combien d'hommes, ramassés au hasard et dans la rue ; que sa bouche, son cou, son sein avaient été maculés, flétris par des baisers de soldats. [...] Et je reculai devant cette ruine impériale, salie par tant de souillures, délabrée et minée par tant de désordres. [...] Mais une fois lancée, la tsarine n'était plus femme à s'arrêter ; quand ses passions avaient bride sur le cou, elles franchissaient, d'un bond, tous les obstacles. Je fus acculé, dit le chevalier d'Éon, dans mes derniers retranchements !

Et d'achever son récit sur deux grands éclats de rire de l'impératrice. Le premier lorsqu'elle découvrit la supercherie du travesti, le second en constatant qu'« un mauvais génie dominait et paralysait »... la virilité de Lia de Beaumont !

La réalité fut, semble-t-il, tout autre, car les archives de l'Empire confirment qu'aucune dame d'honneur répondant au nom de Lia de Beaumont ne fut attachée au service de la tsarine. Et quoi qu'il en ait été, même selon ces *Mémoires*, la seule preuve d'affection que Lia aurait pu donner à sa souveraine eût été de... « lui gratter les pieds ». Élisabeth, en effet, refusait de dormir tant qu'il faisait nuit – elle avait une peur viscérale de l'obscurité – et avait coutume de passer ces longues veilles en compagnie de ses lectrices qui, tout le temps que duraient leurs conversations, lui frottaient doucement et à tour de rôle la plante des pieds. Ce n'était qu'aux premières lueurs de l'aube, lorsque apparaissait un favori, que les jeunes femmes se retiraient. La tsarine prenait ensuite du repos jusqu'à midi, sous la protection de son intendant qui veillait derrière les tentures, la main sur la garde de son épée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LE LIEUTENANT DE LA GARDE

Grigori Orlov, après s'être vu infliger trois blessures au cours du conflit avec les Prussiens, retourna à Saint-Pétersbourg où il fut chargé de la surveillance d'un prisonnier de guerre, le comte Schwerin.

Pierre III, féru de tout ce qui touchait à la Prusse, venait souvent bavarder avec ce détenu, parfois même accompagné de son épouse. Ce fut ainsi que Catherine fit la connaissance d'Orlov, même si la légende prétend qu'elle tomba sous le charme de ce fringant officier de la Garde en l'apercevant de sa fenêtre.

En tout état de cause, Orlov était beau, grand et « béni », pour reprendre la formule d'un diplomate anglais :

Avec tous les avantages de la figure, du visage et de la manière, cet officier est venu d'une race de géants – les cinq frères sont également gargantuesques.

Son visage, disait souvent Catherine, avait « quelque chose d'angélique ». Mais il était aussi ce genre de joyeux militaire aimé de tout le monde. Ses camarades de régiment le décrivaient comme un homme simple et sans prétention, affable, toujours de bonne humeur et honnête.

Orlov était le fils d'un modeste gouverneur de province. Tout le contraire, donc, des rejetons des familles aisées de la capitale. Après le précieux aristocrate polonais Poniatowski, Grigori Orlov, avec sa vigueur physique, sa gentillesse légendaire et surtout son goût pour la politique, entra en odeur de sainteté.

Le charme féminin était une arme importante entre les mains de Catherine ; elle l'utilisait habilement et en toute conscience. Dans ses archives figure un billet de son écriture, qui résume ses conseils aux diplomates :

Étudiez les hommes, efforcez-vous de les utiliser, mais ne leur faites pas crédit sans discernement.

Elle-même suivit ces principes toute sa vie...

Le désir des frères Orlov de hisser Catherine au sommet de l'État n'était pas partagé par tous. Le comte Panine, le précepteur du grand-duc Paul¹, par exemple, tout en étant hostile à Pierre III, souhaitait que la couronne des tsars fût donnée à cet enfant, un conseil de régence avec Catherine se chargeant de la direction du pays.

Mais Catherine ne voulait pas d'une régence. Non seulement parce que tous les régents, ces soixante-dix dernières années, avaient mal fini, mais encore parce que, venue en Russie à l'âge de quinze ans pour y épouser l'héritier, la princesse d'Anhalt-Zerbst se préparait depuis longtemps à accéder au trône.

En attendant, elle disposait du soutien des frères Orlov et de leur joyeuse bande. Le plus impressionnant était sans doute le frère aîné, Alexis, un être totalement dénué de préjugés. Une cicatrice sur son visage mettait en exergue sa nature brutale.

Ces caractères trempés allaient devenir une réelle force de frappe politique. Le rapprochement avec leur clan s'opéra après le décès de l'impératrice Élisabeth. Sur leur recommandation, Catherine devait se tenir prête à conduire un éventuel coup d'État. Mais une difficulté inattendue surgit : la jeune femme découvrit qu'elle était de nouveau enceinte (cette fois de Grigori Orlov). Elle cacha soigneusement son ventre, mais politiquement, elle était provisoirement hors jeu...

Pour l'heure, Pierre continuait de gaspiller son capital politique par ses enfantillages. Se maintiendrait-il ou tomberait-il ? Et s'il tombait, quel parti l'emporterait après lui ? Catherine serait-elle balayée par une révolution de palais ? Ces questions étaient sur toutes les lèvres.

Inquiète, Catherine vivait alors comme une femme abandonnée, tenue à l'écart de la Cour, car son mari ne permettait à aucun de ses amis de l'approcher. Et la situation empirait chaque jour. Dans les régiments commençait à courir le bruit d'une dissolution prochaine de la Garde. Le tsar ne semblait pas se rendre compte que la masse de mécontentements approchait du point critique. Dans ce contexte dramatique, Catherine avait toutes les raisons de croire à l'annonce de sa répudiation.

Et comme pour lui donner raison, Pierre avantageait sans vergogne Élisabeth Vorontsov, sa maîtresse, et ne faisait pas mystère de ses intentions. La jeune sœur de celle-ci, la princesse Dachkova, quoique filleule du souverain, prit parti pour Catherine. Elle écrivit plus tard dans ses *Mémoires* :

Pierre parlait à voix basse et à mots couverts, mais en termes non équivoques, de l'intention où il était de la déplacer et de l'élever au trône des Romanov, disait-il en désignant ma sœur.

Cette nouvelle ne manqua pas d'inquiéter la tsarine, car la répudiation signifiait au mieux la réclusion dans un monastère, au pire la mort, selon la vieille tradition d'Ivan le Terrible.

Comble de la goujaterie, Pierre alla même jusqu'à prier son épouse de remettre à sa maîtresse l'ordre de Sainte-Catherine, réservé aux plus proches parents du souverain.

Un nouveau scandale éclata quand le tsar menaça de faire déclarer illégitime le dernier fils de Catherine, afin de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'appelaient également « le Cyclope ». La légende voulait en effet qu'Alexis Orlov lui ait cherché querelle au cours d'une partie de billard et lui ait crevé un œil avec la queue qu'il tenait à la main – désormais, certes, son regard serait plus difficile à saisir ! Son visage était pâle, long, mince et « singulièrement sensible pour un tel homme, si vigoureux ». Son œil droit était vert, son œil gauche à moitié fermé. Sa bouche était charnue, lisse et presque rouge ; ses dents fortes et blanches, ce qui était assez rare à l'époque. Après cet accident, se croyant défiguré, il partit pour l'armée.

En 1774, Potemkine avait trente-cinq ans. Depuis douze ans, ses pensées et ses rêves ne tournaient qu'autour d'un seul être : la tsarine, l'étoile inaccessible. Naguère, Catherine II n'avait pas fait mystère de son inclination pour le lieutenant de la Garde. Quant à lui, il cherchait de toutes les façons à approcher sa belle, mais les conseillers qui entouraient Catherine tremblaient de voir cet homme dangereux devenir le favori de l'impératrice. Aussi l'avait-on envoyé guerroyer contre les Turcs, tandis qu'on avait mis sur le chemin de la tsarine un beau mais inoffensif favori passager, Vassiltchikov. Mais Catherine n'était pas une marionnette aux mains de sa Cour. Ce dernier l'amusa un moment, puis elle l'écarta, comme un jouet qui aurait perdu l'attrait de la nouveauté. Ou bien sentait-elle déjà l'effleurer le coup d'aile d'un grand bonheur qu'elle n'espérait plus ?

Catherine était renseignée sur tous les faits et gestes de Potemkine. Ainsi avait-on surpris le jeune général les yeux perdus dans ses rêves, comme un poète ivre d'amour, contemplant les fortifications turques au lieu de les prendre d'assaut. On l'avait alors renvoyé à Saint-Pétersbourg. La tsarine avait aussi appris qu'une nouvelle mission l'attendait et qu'il avait reçu l'ordre, sans pouvoir s'attarder, de gagner la frontière polonaise.

C'était le moment où la révolte du chef de guerre Pougatchev¹ avait ébranlé tout l'Empire et où Catherine, comme impératrice et comme femme, s'était sentie absolument isolée. Son fils Paul ne lui était d'aucune aide, ses collaborateurs se bornaient à attendre ses ordres.

Elle pensait souvent alors à ce Potemkine, cet homme singulier que chacun paraissait craindre et dont des amis lui avaient assuré en confidence qu'il la poursuivait « comme la lune fait avec le soleil, sans pouvoir jamais l'atteindre ».

1. Ce Cosaque du Don, après avoir levé une armée insurrectionnelle, conduisit en 1773-1774 une jacquerie qui menaça de renverser Catherine II.

LE RENDEZ-VOUS FATIDIQUE

F lattée et émue par tant d'assiduité, Catherine, sans état d'âme, fit le premier pas. Elle se résolut à écrire à Potemkine. Si M. le lieutenant général était l'homme extraordinaire qu'on lui avait dépeint, il comprendrait et viendrait à ses côtés. Il convenait néanmoins qu'elle restât prudente :

Monsieur le Lieutenant général, vous êtes, j'imagine, tellement occupé du côté de la Silistrie que vous n'avez pas le temps de lire des lettres. Je ne sais jusqu'à présent si votre bombardement a eu du succès, mais je n'en suis pas moins convaincue que tout ce que vous entreprendrez vous-même ne saurait être attribué à un autre motif qu'à votre zèle ardent pour ma personne et la chère patrie que vous aimez à servir. Mais comme d'un autre côté je tiens à conserver des hommes zélés, courageux, intelligents et habiles, je vous prie de ne pas vous exposer inutilement au danger. En lisant cette lettre, vous vous demanderez peut-être : « Pourquoi a-t-elle été écrite ? » Je vous répondrai à cela : pour que vous ayez une confirmation de ma manière de penser à vous, car je vous souhaite toujours beaucoup de bien.

Et Potemkine comprit tout de suite. Un pont était jeté sur l'abîme. Il accourut à Saint-Pétersbourg à bride abattue,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

profession », « coq d'or », « très chère colombe », « mon petit perroquet », « petit chien », « petit chat », « tonton », et beaucoup d'autres qui alliaient la force à la sensibilité. Elle utilisait aussi les épithètes de la tradition russe et l'appelait « *batiouchka* » ou « *batinka* » (ce qui signifie « papa »), ou recourait encore aux multiples diminutifs tendres de Grigori : « Gricha », « Grichenka », « Grichenok », voire « Grichefichenka ».

LES JEUX DU DIABLE

Potemkine était comblé. Il partageait désormais tout avec l'impératrice, son cœur, sa couche, son royaume : une complicité parfaite – presque trop parfaite, car la fissure était déjà là. Et Catherine ne le devinait qu'à moitié, attribuant le spleen de son amant au fait qu'il prenait des bains froids.

Prête à tout donner à celui qui avait conquis son cœur, elle l'avait nommé tour à tour général, puis feld-maréchal et lui avait octroyé le titre de comte. Il avait en outre reçu de nombreuses récompenses et avait été appelé à des postes éminents, notamment celui de président du conseil militaire. Durant dix-sept ans, il avait été le personnage le plus puissant de Russie. Les plus importants documents d'État étaient passés entre ses mains. De multiples faits attestaient de sa gigantesque et extraordinaire influence tout au long de ces années.

Qu'avait exactement recherché Potemkine ? S'il avait tout d'abord été attiré par la femme inaccessible, Catherine avait répondu à cet appel en se montrant rapidement familière et gracieuse, vive et spirituelle, triviale et sensuelle – non telle qu'une souveraine aurait dû l'être. Désormais, il devait partager avec elle le fardeau – plus lourd que l'amour – de l'héritage historique de l'empire des tsars de toutes les Russies.

Mais l'amour et l'absolu avaient-ils leur place dans la saga des Romanov, placée sous le signe immuable des rapports de force et des calculs ?

Qu'était alors devenu le « vigoureux amant, généreux et sans égal » de Catherine, son « maître jamais fatigué » ?

« Mon âme, mon cher époux, veux-tu me donner des

caresses ? », ne cessait-elle de lui écrire.

Mais Potemkine se faisait de plus en plus distant.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LA JEUNESSE A TOUS LES DROITS

Catherine répétait souvent qu'il fallait « faire face ». Elle affirmait alors :

L'amour, comme la guerre, est affaire de courage. Ce ne sont pas les pusillanimes qui font les bons soldats. À cet égard, veiller à ne pas traiter semblablement le novice et le vétéran. Demander à chacun ce qu'il peut donner. Préférer les éternels inquiets. Ce sont les seuls capables des élans du cœur. Quitte à prendre un amant jeune, à tout le moins le former. Mieux, être pour lui la révélation, l'incarnation même de la féminité. Faire le premier pas sans hésiter, surtout si l'on se trouve dans une position plus élevée que la sienne. Accepter d'un jeune amant qu'il regarde en vous une mère, mais le rejeter sans tarder s'il commençait à vous envisager en sœur. Un feu brûle haut et clair s'il est entretenu d'une main avisée...

Quelques courtisans, apercevant Zavadovski, le nouveau jeune favori en titre, se pressèrent dans les couloirs du palais.

Il était de coutume que les hommes et les femmes appelés à servir la Couronne soient examinés par le médecin de corps de la tsarine. Un petit bonhomme au visage sévère, engoncé dans un habit de velours gris, ordonnait au candidat de se dévêtir. Palpant là, vérifiant ici, aucun des aspects de sa physionomie ne lui échappait. Le médecin lui demandait ensuite s'il avait jamais

contracté quelque maladie au nom barbare. L'usage voulait aussi que l'ardeur de tout aspirant de sexe masculin soit également éprouvée.

Parfois, le médecin invitait le postulant à se rendre dans un boudoir sans fenêtre, plongé dans une semi-pénombre. Une jeune femme – qui n'était autre que Mme de Bruce, la confidente de l'impératrice – accueillait l'heureux élu sans lui laisser le temps de s'interroger sur ses desseins.

L'historien Waliszewski décrit ainsi l'atmosphère traditionnelle de l'époque :

À une réception du soir, on a remarqué que Catherine a regardé fixement quelque obscur lieutenant présenté la veille ou perdu jusqu'alors dans la foule des courtisans ; le lendemain, on apprend qu'il est nommé son aide de camp. On sait ce que cela signifie. Dans la journée, le jeune homme, appelé à la Cour par un bref message, s'est retrouvé en présence du médecin de corps de Sa Majesté, l'Anglais Rogerson. Il a été confié ensuite aux soins de la comtesse de Bruce ; on l'a conduit dans l'appartement spécial [...] prêt à accueillir le nouveau venu. Tout le confort et tout le luxe imaginables, une maison supérieurement montée et un service de choix l'y attendent.

Catherine dédia ses *Mémoires* à cette fameuse comtesse de Bruce, dont les « fonctions délicates » consistaient tout simplement à tester, telle l'« éprouveuse » du *Don Juan* de Byron, les capacités du nouveau favori. Il était bien évident que l'élu devait se montrer fort convaincant, afin que la dame ne fût pas déçue et qu'elle relatât à son impératrice les prouesses du

vainqueur ! Il arrivait également à la comtesse de tomber sous le charme des futurs favoris, ce qui entraînait inmanquablement une rivalité et provoquait de violentes disputes entre les deux femmes¹.

Au grand soulagement des courtisans, et contre tout usage, le jeune comte Zavadovski n'eut pas à subir cette visite très spéciale et prit directement le chemin de la sortie. Ils ne savaient pas encore, pas plus d'ailleurs que le nouveau favori, que c'était le plus grand signe d'affection et de confiance que Catherine pût lui donner.

Le comte eut dès lors une vie exceptionnelle. Il connut l'amour d'une femme extraordinaire, mais aussi les honneurs et la gloire. Il goûta les plus grands bonheurs et devint un grand homme d'État, notamment comme ministre de l'Instruction publique de l'Empire, décidant du destin de millions d'hommes et recevant de hautes distinctions. Il éprouva les plus grands sentiments, connut les plus doux comme les plus futiles, apprécia la gloire et les vanités à leur juste valeur et n'eut de cesse de travailler d'arrache-pied à rester digne des honneurs que lui avait accordés Catherine – la seule femme qui lui ait jamais fait découvrir la grâce et la puissance de l'amour.

En ce mois d'octobre 1776, quelques semaines après le retour de la Cour à Saint-Pétersbourg, Zavadovski reçut le statut officiel d'adjudant en chef auprès de l'impératrice.

Le diplomate français Antoine Leroy-Beaulieu déclara à ce propos :

« La tsarine demeurait européenne jusque dans ses vices. »

Cet esprit caractérisait l'approche de Catherine envers ses favoris, qui, avec l'omniprésence de Potemkine, allait inévitablement prendre une tournure insolite. En consacrant cette figure sentimentale, l'impératrice désirait conjuguer la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Confirmant que dans la vie rien n'est définitif, elle se tourna vers celui à qui elle pouvait se livrer sans craindre le reproche, Potemkine :

Viens me choyer, me reconforter.

Il était le seul à pouvoir le faire, à la comprendre et, paradoxalement, à sa façon, le seul à lui demeurer fidèle.

Cependant, le prince guerroyait alors dans le Sud et se trouvait trop loin pour répondre à son appel.

En ces années 1790, Catherine était préoccupée par les transformations de l'Europe à la suite de la Révolution française. La propagation des idées révolutionnaires, dont elle craignait qu'elles ne déstabilisent l'Empire, était devenue pour elle une véritable obsession. Elle pensait même que Potemkine sous-estimait le danger.

Alors âgée de plus de soixante ans, Catherine hésita pour la première fois à faire part à son époux de l'arrivée dans sa vie d'un lieutenant de la garde montée, Platon Zoubov. Elle avait en effet rompu avec leur pacte secret par lequel Potemkine disposait d'un droit de regard sur les choix de la tsarine. Les espions du prince à Saint-Pétersbourg s'empressèrent de l'informer de la présence du nouveau favori. Si l'impératrice guettait les réactions de son « cher époux », Potemkine avait d'autres préoccupations. Il était vrai que l'arrivée du jeune homme pouvait modifier l'équilibre des forces politiques en sa défaveur ; cependant, il savait que, dans les moments fatidiques, seules la force et la volonté faisaient la différence. Il ne s'agissait plus pour lui d'accomplir de tendres performances, mais de gagner de grandes batailles qu'il offrirait à son impératrice, pour la gloire de l'Empire.

Les victoires de l'armée et de la flotte russes contre la

Sublime Porte allaient priver ses adversaires de la moindre possibilité d'affaiblir son autorité. Potemkine, à ce moment-là, se révéla fin diplomate. En 1789-1790, les agissements subtils des Prussiens en Turquie et en Pologne, de concert avec les représentants des intérêts britanniques, firent naître en Europe une véritable coalition contre Catherine II. À cette époque, Frédéric II de Prusse, qui avait inventé un principe philosophique d'État misogyne, proclamait :

« Une femme est toujours une femme, la chatte a plus d'influence que la politique d'une entreprise guidée par la raison droite. »

Du fait de l'agitation créée par la Révolution française, les relations franco-russes s'étaient envenimées. Sentant l'affaiblissement de la Russie, on commençait, dans les cercles dirigeants de Berlin, à évoquer le limogeage de l'impératrice au profit de son fils Paul. Si Catherine émit le désir d'employer la manière forte pour riposter à ces intrigues ourdies par le roi de Prusse, Potemkine, intuitif, choisit en définitive la subtilité – ce qui entraîna d'ailleurs de violentes disputes dans le couple. Un étrange jeu de miroirs s'opéra entre le chef de guerre, qui insistait sur les compromis, et la femme blessée, qui voulait aller jusqu'au bout de sa démarche de souveraine. Ces scènes ressemblaient fort à des querelles de ménage. L'impératrice pleurait, refusant de céder aux ultimatums des dictateurs de Berlin. Grâce à son alliance avec Zoubov, ainsi qu'aux cercles influents de Prusse et d'Angleterre qui acceptèrent le compromis proposé par le prince, Potemkine finit par l'emporter.

Potemkine, qui n'aimait pas les brumes de Saint-Pétersbourg, régnerait au sud. Catherine, créatrice des splendeurs de cette Venise du Nord, continuerait de présider au destin de la Russie septentrionale. L'autre membre éphémère du trio, Platon Zoubov, reconnu plus tard, dans une de ses lettres,

que Potemkine avait été plus fort que lui :

Car je ne pouvais l'éliminer de mon chemin. Il aurait pourtant fallu le faire, parce que l'impératrice allait toujours au-devant de ses désirs.

Et il avait ajouté une phrase ô combien significative :

Elle avait peur de lui comme d'un époux exigeant. Elle me disait sou-vent que je devais le prendre comme exemple.

Il terminait avec lucidité :

Lui était son amour, elle était tout simplement amoureuse de moi...

1. En primes de fonction et en cadeaux de rupture, les favoris de Catherine coûtèrent au total une somme correspondant, selon les calculs d'Henri Troyat, à 5 milliards 569 millions de francs, soit près de 850 millions d'euros.

1. Pouchkine en fit mention dans sa *Dame de pique*.

1. Étrange prémonition du titre du roman de Maupassant.

1. La princesse Chtcherbatov.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

NAPOLÉON ET L'EMPIRE DES TSARS

Au début du XIX^e siècle, les sociétés française et russe renouèrent entre elles les liens rompus par la révolution de 1789. On célébra à Moscou la gloire du Premier consul et les « boyards » de vieille souche reprirent le chemin de Paris. À Saint-Pétersbourg, le plus beau des jardins de la ville, l'Arcadia, possédait deux théâtres, dont l'un était un véritable Opéra où l'on pouvait applaudir Mme Vaillant-Couturier. Les pièces françaises faisaient depuis longtemps fureur et tout le monde gardait en mémoire le passage dans la capitale, quelques années plus tôt, de la plus éclatante des actrices du Théâtre-Français, la fameuse Mlle George.

Dans les premiers temps de leur règne, Bonaparte et Alexandre I^{er} ne s'imitaient pas réciproquement – et Dieu sait si leurs rapports allaient être ambigus –, mais ils s'appliquaient l'un et l'autre à réaliser les concepts politiques qui étaient nés et s'étaient développés au cours du siècle précédent.

Bonaparte inscrivit ainsi en tête de la Constitution consulaire la Déclaration des droits de l'homme, régla de façon précise les attributions des ministres, institua un Sénat dit « conservateur », qui ressemblait assez à celui de Saint-Pétersbourg, et créa un Conseil d'État. Tel un tsar, cependant, il en vint assez rapidement à ne plus tolérer de résistance ou même de contradiction. Tandis que Napoléon marchait impitoyablement vers la gloire, Alexandre, lui, se voulait un garant de la paix européenne. À l'intérieur, il accomplit un

certain nombre de réformes très françaises d'origine, qui, par leur nature aussi bien que par leur terme, prirent rang dans l'histoire à côté de celles du Premier consul.

Avec une certaine hésitation, Alexandre tendit d'abord la main à Bonaparte, nouveau chef de la République française. Le tsar avait déclaré dans son manifeste vouloir gouverner « suivant les principes et d'après le cœur de Catherine II ».

Mais selon ses termes mêmes « au fil des années, le problème central de la politique étrangère de l'époque » se révéla surtout être Napoléon. Alexandre tenait aussi rigueur au « tyran corse » de ce que ce dernier avait fait enlever le duc d'Enghien sur le territoire de Bade, possession de la famille de la tsarine.

De 1805 à 1807, la Russie entra donc dans la coalition contre la France, aux côtés de l'Autriche, de la Grande-Bretagne et de la Prusse. Mais autant Alexandre appréciait les parades militaires, autant il détestait la guerre.

La bataille d'Austerlitz allait véritablement représenter une étape dans l'évolution des rapports entre les deux hommes. Une blessure d'amour-propre pour Alexandre, qui éclaire, d'une certaine manière, les ressorts intimes de la personnalité de ce tsar pas comme les autres.

Alexandre, donc, n'était pas un homme de guerre. L'observateur privilégié de ces événements, le chancelier autrichien Metternich, considérait d'ailleurs que le caractère du tsar offrait « un singulier mélange de qualités viriles et de faiblesses féminines »...

Quoi qu'il en ait été, « le Corse » mit l'armée russe en déroute à Austerlitz, obligeant Alexandre à une fuite humiliante qui semblait confirmer les déficiences de son tempérament. Napoléon le battit encore à Eylau, mais à Friedland, aucun doute n'était plus permis : les Russes étaient bel et bien vaincus.

Ils avaient perdu quinze mille hommes ; les Français, moitié moins. Constantin, le frère d'Alexandre, sema la panique parmi les troupes en retraite, leur annonçant l'apocalypse si le tsar ne traitait pas sur-le-champ avec l'« invincible Napoléon ».

Fort ébranlé par les alarmes de son cadet, l'empereur russe se décida à demander un armistice. Ce fut à Tilsit que Napoléon accepta de négocier une paix séparée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

demandé ; mais lorsque j'ai connu l'abrutissement de cette classe nombreuse du peuple russe, je me suis refusé à cette mesure qui aurait voué à la mort, à la dévastation et aux plus horribles supplices bien des familles... »

Le spectre du conflit entre les deux empires se profila donc sur l'horizon européen. Allaient suivre trois opérations majeures : Borodino (24-26 août), l'occupation de Moscou (2 septembre-7 octobre) et le passage de la Bérézina (14-17 novembre).

Dans la tactique d'Alexandre I^{er}, l'accent principal ne devait être mis ni sur l'attaque ni sur la défense, mais sur la résistance, à travers une stratégie de retraite. Cette inaccessibilité presque immobile prévoyait le sacrifice d'un grand nombre de villes et la ruine de leurs habitants, pour s'achever par l'abandon de Moscou. Les Russes ne devaient en aucun cas rechercher un affrontement d'envergure avec Napoléon à proximité de la ville sainte, et pas davantage après qu'elle fut tombée. Ainsi avait-on tout misé sur cette passivité proprement russe.

Au début du conflit, le tsar apparut désorienté, hésitant à céder aux avances de Napoléon. Le 14 septembre, le gouverneur de Moscou, Rostoptchine, l'informa de l'entrée des Français dans la ville désertée. Ébranlé, ne sachant quel parti prendre au milieu des avis contradictoires de ses officiers d'état-major, le tsar s'en remit finalement – et une fois de plus – à la décision de sa sœur, la grande-duchesse Catherine. Avec sa détermination légendaire, la *tsarevna* l'enjoignait de ne signer la paix à aucun prix :

Moscou est prise... Il y a des choses inexplicables. N'oubliez pas ce que vous avez décidé. Pas de paix et vous aurez l'espoir de regagner votre honneur. Mon cher ami, pas de paix, même si vous vous

trouviez à Kazan... Pas de paix !

LE KREMLIN BRÛLE !

En entrant au Kremlin, les Français s'étaient aperçus qu'ils ignoraient tout de l'empire des tsars. Ce pays énigmatique ne fonctionnait pas selon les usages auxquels ils avaient été habitués. Pour la première fois de leur vie, ils s'étaient emparés d'une ville où il ne subsistait pratiquement pas de vivres.

Tant qu'y avaient vécu des consommateurs – les propriétaires terriens et leur maisonnée –, la cité n'avait manqué de rien, les paysans y avaient apporté de la nourriture en abondance. Mais lorsque la classe possédante quitta Moscou, les occupants n'eurent plus rien à manger.

Si Napoléon avait songé à exploiter le ressentiment des serfs contre une oppression séculaire, les Russes, au contraire, allaient se résigner plus facilement à une lutte impitoyable après l'incendie et le pillage de Moscou. Tous, serfs ou nobles, allaient répéter comme un seul homme :

« Lève-toi, sainte Russie, défends-toi, défends notre religion, notre patrie, notre tsar ! »

Le 15 septembre 1812, Napoléon se coucha tôt. Certes, les informations étaient contradictoires, mais il avait quelques raisons d'être satisfait. Les rapports de ses espions confirmaient que la noblesse russe souhaitait désormais la paix.

Dans la nuit, une lumière éclatante envahit sa chambre, le réveillant en sursaut. L'Empereur sortit de son lit, s'approcha d'une fenêtre, puis d'une autre. Partout, le même spectacle : une lueur aveuglante, d'immenses tourbillons de flammes, des rues transformées en fleuves de feu, des bâtiments se consumant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. Chateaubriand, Benjamin Constant, l'abbé Grégoire, Bergasse, Mmes de Duras et Récamier, comptèrent parmi ses adeptes.

2. Cette aristocrate d'origine balte y avait passé sa jeunesse, à la fin du XVIII^e siècle.

L'ERMITE

Le 8 septembre 1817, au cours d'un voyage à travers la Russie, Alexandre dînait aux côtés de son aide de camp, lorsqu'il lui confia inopinément, mais avec une fermeté inhabituelle et en français :

« Quand un homme a l'honneur d'être à la tête d'une nation comme la nôtre, il doit, au moment du danger, être le premier à l'affronter. Mais il ne doit rester à sa place qu'aussi longtemps que ses forces le lui permettent. Passé ce temps, il faut qu'il se retire. Quant à moi, poursuivit-il, je me porte bien à présent, mais dans dix ou quinze ans, alors... »

Plus que jamais rongé par son passé, le tsar s'interrogeait également sur un avenir qui lui paraissait incertain. À ses proches, il ne cessait de parler de son désir d'abandonner toutes ses charges et de s'établir à l'écart du monde. La vie spirituelle lui semblait le meilleur moyen d'échapper à ses tourments.

Le 20 octobre 1825, Alexandre partit en voyage pour la Crimée, afin de s'éloigner de l'ambiance décadente de la capitale. Il y fit l'acquisition d'une propriété où il envisageait de se retirer bien-tôt pour vivre comme un simple mortel. Mais le 27, il prit froid. Rentré à Taganrog, petite ville de la Russie méridionale où l'attendait l'impératrice, il s'alita pour ne jamais plus se relever. Le 18 novembre, il sombra dans un semi-coma et expira le lendemain, sans être revenu à lui. Très vite, la rumeur se répandit dans tout l'Empire que le tsar n'était pas mort, mais avait renoncé au monde.

Une grande confusion avait entouré les derniers instants de l'empereur, et le transport de son corps à Saint-Pétersbourg puis

à Moscou fut probablement responsable de la légende qui accompagna sa disparition. Avait-il effectivement succombé à Taganrog en 1825 ou avait-il réalisé son rêve de fuir le monde temporel pour se faire ermite en Sibérie ?

Tandis qu'Alexandre luttait contre la fièvre, un accident avait coûté la vie à l'un de ses aides de camp. Son cadavre aurait très bien pu, avec la complicité de quelque proche, être inhumé sous le nom du tsar pour permettre au souverain mystique de fuir vers son ermitage. Le fait que le peuple se soit vu interdire de défilier devant le corps placé dans la cathédrale de l'Archange-Saint-Michel au Kremlin et que l'impératrice douairière ait eu du mal à reconnaître son fils plaida également en faveur de cette hypothèse.

Cela ne fut-il pour autant qu'un mythe savamment entretenu ?

Quelle qu'ait été la réponse, le comportement de l'ermite sibérien Fedor Kouzmitch allait corroborer les dires de ceux qui ne doutèrent jamais de ses origines.

Dix ans après la mort d'Alexandre, durant l'automne 1836, dans la région de Perm en Sibérie occidentale, des paysans aperçurent deux taches blanches à la lisière d'une forêt. Peu à peu, ils distinguèrent la silhouette altière d'un homme à la barbe blanche chevauchant une monture à la robe gris clair. Le maréchal-ferrant, intrigué par l'allure inaccoutumée de l'individu qui lui demandait de s'occuper des sabots de son cheval, alla aussitôt faire son rapport à la police. Refusant de répondre aux questions des gendarmes, l'homme déclara simplement s'appeler Fedor Kouzmitch et n'avoir ni amis ni famille. Il fut alors envoyé au fin fond de la province.

Loin de toute civilisation, il s'installa dans une mesure. Bientôt, un nombre croissant de visiteurs se rendirent jusqu'à sa retraite. Les paysans du voisinage prétendirent que des princes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'évocation de ces yeux en amande et de ce sourire enjôleur, de ce mélange d'éducation et de liberté.

Les mois avaient passé. Catherine avait maintenant dix-huit ans. Elle avait quitté l'Institut et s'était installée chez son frère, au centre de Saint-Pétersbourg, quand elle croisa l'empereur au détour d'une allée du jardin d'Été.

Tous deux se reconnurent et engagèrent la conversation. Une de ces conversations des débuts d'un amour, où les mots ne servent qu'à gagner du temps en faveur des regards qui s'éternisent.

Ce soir-là, Catherine ne parvint guère à s'endormir et le crépuscule accompagna sa réflexion¹. Serait-ce folie de donner son âme à un astre, à une étoile ? Pourquoi, au fond, voudrait-il l'aimer ? Curieusement, la jeune fille ne semblait pas se formaliser que celui dont elle rêvait fût marié, encore moins qu'il ait trente ans de plus qu'elle. Ce qui la gênait, c'était qu'Alexandre fût aussi le tsar !

Mais si l'on pouvait résister au tsar, pouvait-on résister à la Providence ?

Ce débat intérieur dura quelques mois. Puis au soir du 1^{er} juillet, dans l'atmosphère délicieuse du belvédère de Babylone, au fond de cet exquis parc de Peterhof, elle déposa enfin les armes.

« Désormais, tu es ma femme », écrivit cette nuit-là Alexandre. « Et tu le seras pour toujours. »

Il évoqua plus tard cette nuit :

N'oublie pas que toute ma vie est à toi, ange de mon âme, et que son seul but est de te voir heureuse comme autant que l'on puisse être heureux en ce monde. [...] Je crois t'avoir prouvé dès le premier

jour de juillet que, quand j'aimais quelqu'un véritablement, je ne savais pas aimer d'une manière égoïste. Toute ma conduite depuis n'en a été que la conséquence et je sais que tu l'as comprise maintenant complètement. Je t'aime avant tout pour toi et puis pour moi, mais comme nous ne formons plus qu'un seul être, cela revient au même. [...] Je suis à toi d'âme et de corps, et tu es à moi. Je sais que le même sentiment t'anime, car nos cœurs se sont fondus en entité¹.

Catherine, même dans cette situation, demeura cependant d'une extrême réserve. La Cour ne l'intéressait pas et elle voulait garder son bonheur pour elle. Elle mena donc une existence retirée, partageant avec celui qu'elle appelait désormais par son diminutif « Sacha » toutes les préoccupations essentielles à l'avenir de l'Empire. Le tsar, attentif à ses avis politiques, appréciait son bon sens.

Le monde entier comprit bientôt qu'Alexandre ne pouvait se passer d'elle quand, en 1870, il installa sa bien-aimée dans une chambre du palais d'Hiver, juste au-dessus de ses appartements. Deux ans plus tard, au milieu de la nuit, le tsar envoya un domes-tique chercher une sage-femme. L'accouchement fut difficile. Très pâle, Alexandre lança alors cet ordre désespéré :

« S'il le faut, sacrifiez l'enfant. Mais, elle, sauvez-la à tout prix ! »

Ce fut dans un état de grand épuisement que, dans la matinée du 30 avril 1872, Catherine mit au monde un garçon, Georges. Et tandis que la jeune femme se remettait, le tsar, plus amoureux que jamais, la dessinait nue.

La famille impériale se montra choquée par cette naissance. Quant à l'impératrice, elle se retrancha dans un mutisme encore

plus grand et décida de ne plus lutter contre la maladie qui la minait.

La Cour, en revanche, eut du mal à laisser passer ce qu'elle considérait comme un scandale, surtout lorsque Catherine, à la fin de 1873, accoucha cette fois d'une petite fille, Olga.

Devant la conspiration murmurante des cireurs de parquet, Alexandre demeura impassible. Il avait frôlé la mort, connu l'amour, et il lui restait son panache. Ainsi allait-il donner un statut légal à ses enfants en leur offrant le patronyme de prince et de princesse Iourievski, en mémoire du premier prince Dolgorouki, dont le prénom avait été Iouri.

Le 11 juillet 1874, il rédigea cet oukase à l'intention du Sénat :

Aux mineurs Georges Alexandrovitch et Olga Alexandrovna Iourievski, nous accordons les droits qui appartiennent à la noblesse et nous les élevons à la dignité de prince avec le titre d'altesse.

En attribuant de surcroît son propre patronyme à ses enfants, le tsar les reconnaissait très officiellement.

1. Qui devint la grande-duchesse Maria Alexandrovna.

1. *In Les Mémoires de Tioutcheva*, Saint-Pétersbourg, 1903, ainsi que les citations suivantes.

1. Elle fixa tout dans son journal intime.

1. Lettre d'Alexandre II à Catherine Dolgorouki, 12 novembre 1866.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LA FEMME DE SA VIE

Les relations du tsar avec l'impératrice – « la femme de [sa] vie » – illustrent bien l'ambiguïté de son caractère.

Tout jeune, Nicolas s'était épris d'Alice de Hesse. Le célèbre faux testament de Pierre le Grand formulait ce conseil matrimonial aux futurs tsars : « Prenez des princesses allemandes. » C'est ce qu'avaient fait tous les empereurs russes, fidèles à la tradition, à l'exception du père de Nicolas II. Pourtant, Alice, devenue Alexandra Fedorovna après sa conversion à l'orthodoxie, était au moins autant anglaise qu'allemande : sa mère était la fille de la reine Victoria du Royaume-Uni (1837-1901), à la Cour de laquelle la princesse de Hesse avait passé toute son enfance.

À vrai dire, au terme d'une série de mariages dynastiques, les Romanov n'avaient pratiquement plus de sang russe dans les veines. Les Russes eux-mêmes disaient d'ailleurs souvent :

« Tsar, c'est en soi une nationalité. »

Époux comblé, mais empereur désabusé, Nicolas eut, après le décès de son père, l'impression que l'Empire lui « tombait sur la tête ». À son cousin et grand ami de jeunesse Sacha, il confia qu'il avait pleuré en apprenant son élévation au trône. Et il ajouta :

« Je n'ai pas été préparé à régner. Je ne comprends rien aux affaires d'État. Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont on parle aux ministres... Je n'ai jamais voulu devenir tsar ! »

Ce jeune monarque était un homme sensible, un bon père de famille, peu disposé par nature à exercer cette puissance d'une manière impitoyable, dans la tradition des grands tsars de la

Russie éternelle. Sa personnalité l'entraînait à l'opposé des effusions de sang propres aux règnes de ses prédécesseurs. Il consacrait plutôt volontiers tous ses efforts à assurer le bien-être de sa famille.

Mais dès le début, sa fiancée lui chanta ce refrain qu'elle allait reprendre tout au long du règne de son époux :

« Ne laisse pas les autres oublier que tu es tsar. »

Pourtant, Nicolas avait tant rêvé d'être marin...

Une semaine après les funérailles d'Alexandre III, Nicolas épousa Alexandra.

Le nouvel empereur fut couronné à Moscou le 14 mai 1896. La première épreuve, pour le jeune tsar, advint à cette occasion. Il était de tradition qu'une fête populaire soit donnée quelques jours après le couronnement et que des friandises et de menus objets soient offerts au peuple. La Khodynka, un grand terrain vague qui servait de lieu d'entraînement à la garnison moscovite, avait été retenue pour conduire les festivités. Or, par une négligence des pouvoirs publics, des trous, des tranchées, des fossés y avaient été laissés béants. Quatre à cinq cent mille personnes étaient venues acclamer le tsar. Quand le peuple rassemblé s'élança afin de recevoir ses présents, la bousculade fut telle que des gens tombèrent dans les excavations. Selon les chiffres officiels, mille trois cent quatrevingt-neuf personnes moururent écrasées et mille trois cent une furent blessées.

Cette catastrophe avait été provoquée en premier lieu par l'impéritie du gouverneur, le grand-duc Serge, oncle et beau-frère de Nicolas. Pour autant, aucune sanction ne fut infligée.

N'était-il pas indécent cependant de maintenir les mondantés prévues au protocole ? Ses oncles persuadèrent le jeune souverain qu'il devait paraître au bal que donnait le marquis de Montebello, ambassadeur de la France alliée. Le diplomate avait bien songé à annuler la réception, mais il avait

vainement attendu que son hôte d'honneur se décommande.

Nicolas, quant à lui, nota dans son journal :

18 mai 1896. Tout allait jusqu'à présent comme dans du beurre, mais aujourd'hui un grand péché a été commis...

Et durant les deux décennies de son règne, ce souverain tourmenté ne put effacer cette faute originelle.

Les années 1880-1917 marquèrent cependant l'âge d'or des relations entre la France et l'empire des tsars. Le rapprochement politique et militaire avec Saint-Pétersbourg avait apporté à Paris une revanche sur l'humiliation de la défaite de 1870, tandis que la Russie, séduite par la manne des capitaux français, espérait ainsi développer son économie.

En 1896, la visite du nouveau tsar dans la capitale française donna lieu à des fêtes somptueuses et à une liesse populaire. La gare du Ranelagh, spécialement construite à cette occasion, ainsi que le pont Alexandre-III, dont l'empereur russe posa la première pierre, mirent en relief cette nouvelle entente.

Les Russes étaient incontestablement redevenus à la mode en France. Les Parisiens raffolaient de leurs traditions, comme les œufs de Pâques, ou de leurs costumes, telles les blouses à la Tolstoï ou les toques en fourrure. La gastronomie et la littérature venues des neiges étaient aussi dans l'air du temps et le public français découvrait le roman russe, notamment grâce aux efforts de Melchior de Vogüé, et s'enflammait dès que l'on évoquait le « charme slave ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

témoigne cet extrait d'un discours de Trotski :

« Vos grands-pères et vos pères ont obligé nos grands-pères et nos pères à nettoyer leurs bottes ; maintenant, c'est vous qui nettoyez les nôtres. [...] Pillez les pillards, volez les voleurs. [...] L'extermination sanglante des riches.»

Ainsi, du balcon de l'élégant hôtel particulier d'une célèbre danseuse, les leaders bolcheviques parvenaient-ils à convaincre les masses affamées et épuisées qu'ils possédaient la solution miracle à tous leurs problèmes.

Face à ce discours, le gouvernement était incapable d'expliquer pourquoi la guerre était nécessaire et pourquoi les usines fermaient. Les mois passaient, marqués par des manœuvres politiques et des tentatives de coup d'État, tandis que soldats et ouvriers continuaient de s'agiter et de présenter des exigences de plus en plus radicales.

Au matin du 25 octobre 1917, des affiches annonçant le renversement du gouvernement provisoire et la prise du pouvoir par les soviets furent placardées dans toute la ville. Les journaux du soir passèrent de main en main, le public commenta les dernières nouvelles.

Le 27 octobre se forma le Conseil des commissaires du peuple, présidé par Lénine.

Les bolcheviks « nationalisèrent » rapidement toute l'économie, plaçant sous contrôle ouvrier les usines, pillant les coffres-forts des particuliers dans les banques avant de s'emparer sans vergogne, au printemps de 1918, des récoltes des paysans. Cette dernière opération provoqua un chaos généralisé et en particulier la terrible famine des années 1920-1922. Mais selon Lénine, la famine pouvait être « socialement bénéfique ».

L'assassinat du tsar et de ses proches entraînait dans cette effroyable logique.

L'historiographie soviétique affirma que le soviet régional de

l'Oural, constatant que la ville d'Iekaterinbourg¹ était sur le point de tomber aux mains des armées blanches, décida d'exterminer la famille impériale, afin d'écartier toute possibilité de restauration monarchique.

Cette version, toutefois, ne correspond pas à la réalité. Trotski confirma dans ses lettres que la décision de faire périr les Romanov avait été préalablement prise par Lénine au cours de l'été 1918 et transmise secrètement au soviet local par un autre bolchevik du nom de Sverdlov. D'après ce dernier, Lénine « ne voulait pas laisser ce drapeau vivant¹ ».

La nouvelle de l'exécution fut brièvement annoncée le 18 juillet à la réunion des commissaires du peuple, puis Lénine, pragmatique, passa à l'ordre du jour...

La maison Ipatiev où furent assassinés Nicolas II et ses proches, qui doit son nom à son ancien propriétaire, l'industriel Nikolaï Nikolaïevitch Ipatiev, a acquis au cours de la révolution bolchevique le surnom horrible de « maison à destination spéciale », une sorte de chemin de croix vers la mort.

Construite vingt et un ans auparavant, elle possédait tout le confort moderne de l'époque : électricité, téléphone, grands volumes, salle de bains tout équipée avec sanitaires, jardin avec terrasse, etc. Implantée sur un terrain en pente dans le centre historique d'Iekaterinbourg, son rez-de-chaussée était en partie enterré. Au moment de l'incarcération de la famille Romanov, Ipatiev et les siens furent chassés temporairement de leur habitation, puis des modifications architecturales furent apportées au lieu pour gagner en sécurité : une double palissade fut élevée dans le jardin, suffisamment haute pour échapper à tout regard extérieur, et des mitrailleuses furent installées sur les toits. La villa devint en définitive une prison.

Un rapport confidentiel retraçant le déroulement des

événements fut rédigé par Iakov Iourovski, membre de la Tcheka, la police politique soviétique, qui dirigea le commando des tueurs. D'après ce document, dans la nuit du 16 au 17 juillet, le peloton d'exécution, composé de Lettons et d'ex-prisonniers austro-hongrois, se présenta dans la maison qui « abritait » le tsar et les siens. Prétextant des troubles dans les environs, le chef du groupe pria ces derniers de descendre à la cave pour se mettre à l'abri. Là, il annonça à Nicolas II, atterré, sa condamnation à mort.

L'empereur fut visé le premier, puis l'on tira sur la tsarine Alexandra et trois des grandes-duchesses, Olga (vingt-deux ans), Tatiana (vingt ans), Anastasia (seize ans), et l'on abattit enfin le tsarévitch Alexis (treize ans) qui était alors souffrant. Les grandes-duchesses furent chacune exécutées d'une balle dans le visage, afin de les rendre moins identifiables (ce qui a été confirmé lors de l'examen médico-légal de leur crâne, après exhumation). Quatre membres de leur entourage furent tués en même temps : le docteur Eugène Botkine, le valet Alexei Trupp, le cuisinier Ivan Kharitonov et la femme de chambre Anna Demidova.

Les geôliers se disputèrent les bijoux que chacun avait disséminés dans ses vêtements.

Que faire des corps après un tel forfait ?

Iakov Iourovski les transporta jusqu'à la forêt de Koptiaki et les fit jeter dans un puits de mine à ciel ouvert, au lieu-dit des Quatre Frères.

Le lendemain, par peur d'avoir été surpris ou peu satisfait de l'originalité de la cache, il récupéra les dépouilles impériales et tenta de les brûler après les avoir arrosées d'essence. Au bout de deux corps, il abandonna cette méthode fastidieuse et fit asperger les autres cadavres d'acide sulfurique, avant de les enterrer dans une seconde fosse qu'il recouvrit de traverses de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LES PREMIÈRES BATAILLES
UNE PAYSANNE SUR LE TRÔNE DE RUSSIE
LA CONSTRUCTION DE SAINT-PÉTERSBOURG

UN EMPIRE POUR QUEL SUCCESSEUR ?

L'AFFAIRE ALEXIS ROMANOV
LE VOYAGE À PARIS
LE CRÉPUSCULE DU GRAND TSAR
LE COUCHER DU SOLEIL
LA SUCCESSION
DE PIERRE LE GRAND À ÉLISABETH
TRIO POUR UN COUP D'ÉTAT
LA COUR D'ÉLISABETH

UNE OBSCURE PRINCESSE ALLEMANDE

ÉLISABETH INVENTE CATHERINE II
SOPHIE DEVIENT CATHERINE.
PIERRE III OU LA PRUSSOMANIE
LE LIEUTENANT DE LA GARDE
LE ROMAN NOIR D'UNE IMPÉRATRICE.
CATHERINE LA GRANDE

LA PASSION AU SERVICE DE LA MODERNITÉ

UN COUP DE FOUDRE.
LE RENDEZ-VOUS FATIDIQUE
« JE SERAI POUR TOI UNE FEMME DE FEU ».
LES JEUX DU DIABLE
« ÊTRE HEUREUSE, ENVERS ET CONTRE TOUT »
L'IMPÉRATRICE FACE À UNE JEUNE RIVALE
L'ART DE GARDER SES CONQUÊTES.
LA JEUNESSE A TOUS LES DROITS
LE TEMPS DES FAVORIS

« ADIEU, MON LION SUPERBE ET GÉNÉREUX ».

LA FRANCE, CE RÊVE HONNI ET FASCINANT

PAUL I^{ER} LE VERSATILE

L'INSAISSABLE ALEXANDRE IER

NAPOLÉON ET L'EMPIRE DES TSARS

TILSIT OU L'ALLIANCE DES AIGLES

BEAU-FRÈRE DU TSAR ?

LA POMME DE DISCORDE

1812: L'HEURE DE GLOIRE

LE KREMLIN BRÛLE !

LE SEUIL FATIDIQUE

PARIS, ENTRE TRIOMPHE ET TOURMENTS

MYSTIQUES

L'ERMITE

NICOLAS I^{ER}, LE TSAR DE FER

DES CONVULSIONS À L'ABÎME

ALEXANDRE II : LE SECRET DU TSAR LIBÉRATEUR

LA TRAGÉDIE DE SAINT-PÉTERSBOURG

D'ALEXANDRE III À NICOLAS II

UN TSAR PAS COMME LES AUTRES

LA FEMME DE SA VIE

LE PALAIS DES TSARS

LES TSARS MYSTIQUES

LA CATASTROPHE

REPENTANCE ET RÉCONCILIATION

ÉPILOGUE

« UNE LONGUE TRADITION DE TSARS FORTS »

ANNEXE

Achévé d'imprimer en
sur les presses de la **Nouvelle Imprimerie Laballery**
58500 Clamecy
Dépôt légal : juin 2013
Numéro d'impression :

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque
Imprim'Vert®